

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°28 – août /septembre 2010

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Le sauvetage du manoir d'Oberwiederstedt, où Novalis vit le jour le 2 mai 1772, et siège aujourd'hui de la *Novalis Gessellschaft*, remonte à la fin des années 80. Gerald Wahrlich en fut l'inspirateur et le maître d'œuvre. En 2003, il a publié un livre, abondamment illustré de photographies, qui en retrace les différentes étapes.

Ma première rencontre avec lui eut lieu durant l'été 1990 alors que les principaux travaux de réfection étaient achevés. Sa dédicace vient rappeler aujourd'hui que deux décennies se sont écoulées qui furent consacrées pour l'un et l'autre à la mémoire du poète romantique allemand autant qu'à sa présence vivante parmi nous.

*Alles den besten
Wünschen
Jens J.*
Wiederstedt, d. 12.04.2003



L'entrée du manoir à l'automne 1989.

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Extrait du *Manuel de l'histoire de la littérature nationale allemande*, d'August Koberstein (traduction par Xavier Marmier), Paris, 1834.

D'un autre côté agissaient en même temps et avec le même but de jeunes poètes et critiques, qui furent désignés par leurs adversaires sous le nom de romantiques ou écrivains de la nouvelle école. Auguste-Guillaume Schlegel et son jeune frère, Frédéric-Louis Tieck, et Frédéric de Hardenberg, surnommé Novalis, sans former une association de poètes pareille à celle que l'on avait connue auparavant, avaient cependant entre eux des relations d'étroite amitié, par lesquelles ils cherchaient dans leurs entreprises littéraires à s'encourager, à s'aider, à se soutenir. Une juste connaissance de la nature de la poésie romantique, et de ses rapports avec la littérature antique et religieuse au moyen âge allemand ; une conception large et profonde de la grandeur de Shakespeare, et une digne appréciation du mérite de Lessing et de Goethe, distinguent les essais critiques, littéraires-historiques, que les deux Schlegel firent paraître partie dans les *Heures* et le *Journal de littérature générale*, partie dans l'*Athénée* qu'ils publièrent eux-mêmes, dans le *Critique*, le *Musée allemand* et d'autres ouvrages d'une plus grande étendue [...].

C'est seulement après la mort prématurée de Novalis, que l'on vit tout ce que ce jeune poète eût pu faire pour la littérature de son pays, s'il eût joui d'une plus longue vie. Il ne prit point ouvertement, ou il ne prit qu'une faible part au combat que ses amis soutirent contre la tendance fautive et mauvaise de l'époque. Malgré les cruelles diffamations que la nouvelle école eut à souffrir de ses

adversaires, surtout de Nicolai comme éditeur de la Bibliothèque universelle allemande, et de Kotzebue, elle trouva cependant bientôt de nombreux partisans ; mais très-peu de ceux qui lui vinrent comme écrivains, étaient en état de distinguer l'idée vraie sur laquelle s'appuyaient les efforts de cette nouvelle école, de la pensée factice et erronée dont aussi ils ne se garantirent pas toujours. Il y a donc mainte fausse voie, maint grave malentendu à signaler dans la carrière que le nouveau romantisme suivit ensuite ; mais quoi qu'il en soit, Schlegel et Tieck, dans leur premières années de travaux, ont, aussi bien que Goethe et Schiller, frayé le chemin à tout ce que la littérature a produit de bon et de beau depuis 1795.

August Koberstein, 1834.

LA LÉGENDE DES POÈTES.

Les récits mystérieux des légendes parlent d'une merveilleuse fleur d'azur, qui revient sans cesse occuper la pensée inquiète des jeunes voyageurs, comme Novalis, comme Georges Barnim, comme Kirke-White, comme William Waiblinger, comme Gérard de Nerval, Adolphe Detroyes, Eugène, Orrit ; et sans doute aussi comme Neyret-Sporta. Ils ont peine à s'expliquer le trouble qui s'empare d'eux lorsqu'ils songent à cette fleur idéale. Ils n'essayent pas trop de lutter contre un sentiment qu'ils ne peuvent comprendre ; ils s'y abandonnent : leur imagination se perd en des rêves délicieux. Bientôt, dit un de ceux-là, bientôt le sommeil, fermant les yeux du poète et de l'artiste, évoque devant lui de gracieuses visions : la fleur bleue reparait dans ses songes. Il lui semble la voir s'incliner vers lui ; une tête de femme se dessine encadrée par les pétales d'azur. Le symbole est diaphane. Cette fleur bleue, c'est la femme bien-aimée dont le sourire doit éclairer toute la vie du poète. Ce penchant qui entraîne le poète vers la noble fleur, c'est la voix même de sa destinée. S'il restait sourd à cet appel, s'il négligeait l'amour pour n'adorer que la poésie, sans doute la Muse se détournerait de lui et l'abandonnerait à sa faiblesse. Par l'étude et la contemplation, l'homme en effet n'arrive qu'à la moyenne région de l'art. Pour s'élever plus haut, il faut qu'il ait aimé, il faut que l'idéal se soit révélé à son cœur comme à son esprit.

C'est ainsi que Henry [*sic*] d'Ofterdingen se réveille dans le beau poème de Novalis. Henry d'Ofterdingen ne peut oublier l'image divine que lui ont révélée ses rêves. Il tombé dans une sombre mélancolie, et répond par des paroles aux indulgentes railleries de ses parents ou de ses compagnons.

Charles Coligny

TOME XVI. — N° 19.

12 MAI 1847.

LE SEMEUR,

Journal Philosophique et Littéraire,

PARAISANT LE MERCREDI.

Le champ, c'est le monde.
Mars VIII. 36

LITTÉRATURE ALLEMANDE.
LE ROMAN ESTHÉTIQUE EN ALLEMAGNE.

Henri Ofterdingen, de Novalis.

I.

Les partis littéraires en Allemagne ont eu de tout temps le besoin de former des écoles ; toujours on y a vu les esprits qui partageaient les mêmes tendances se réunir pour mettre leurs travaux en commun et atteindre plus sûrement au but par ces efforts combinés. Se ranger sous l'une ou l'autre des bannières arborées, était pour tout écrivain allemand une sérieuse affaire, chaque parti veillant sur la fidélité des siens avec autant de jalousie que le peuvent faire les partis politiques dans nos pays de régime parlementaire. Mais de même qu'en Angleterre ou en France, il n'est pas rare de voir certains politiques passer de banc en banc par toutes les nuances des Chambres, ainsi l'on peut citer plus d'un illustre Germain qui a adopté successivement les doctrines de deux ou trois congrégations littéraires. Goëthe lui-même ne s'est point épargné les apostasies dans ce genre, et il faut convenir qu'au total son génie ne s'en est pas trop mal trouvé. Ce n'est après tout qu'une manière, un peu germanique si l'on veut, de garder son indépendance dans la république des lettres.

Une des plus sérieuses de ces écoles, celle qui a possédé les disciples les plus constants, se forma, à la fin du siècle dernier [le 18^e siècle], entre quelques jeunes hommes, admirateurs également enthousiastes des beaux génies de leur pays, et de celui qui était à leurs yeux le père de la poésie dramatique moderne, Shakspeare [*sic*]. Réunis pour faire partager à leur nation cette admiration passionnée, leur critique littéraire fut consciencieuse, sensible, subordonnée trop souvent même aux élans de leur imagination, et pleine de respect pour les grands hommes dont elle adorait le talent sans le posséder. Pour cette école qui ne compta pas de grands poètes, le poète fut un Dieu et la poésie une religion. Ils en sondaient les mystères pour les révéler ensuite avec amour. Bientôt l'analyse et la critique ne leur suffirent plus. Peu à peu ils s'étaient formé des idées originales sur le poète, sur l'art, sur toutes les questions esthétiques ; et à défaut de les pouvoir traduire en créations nouvelles, ils les développèrent dans des romans philosophiques où une fiction sans bornes précises, sans dessin arrêté, soutenait la pensée, tout en lui laissant la plus grande liberté.

Novalis et Tieck furent, si l'on peut se servir de cette expression, les poètes critiques de cette école, dont les frères Schlegel, qui recherchaient les sources du drame et traçaient l'histoire de la littérature ancienne et moderne, faisaient l'œuvre la plus studieuse et la plus approfondie. Tieck enrichit son école d'un poème en prose qu'on peut appeler l'*Odysée* de la peinture. *Sternbald*¹, jeune peintre, élève de d'Albert Dürer, plein de talent et d'imagination, entreprend un voyage pour se perfectionner dans son art ; c'est ce voyage que Tieck nous raconte. Ce cadre flexible lui permet de nous montrer les tableaux les plus divers, et l'œil exercé de Sternbald se charge d'en révéler au nôtre les beautés variées. Le lecteur fait, avec Sternbald, son apprentissage esthétique ; il éprouve un plaisir secret à écouter les confidences du peintre, dont il croit saisir le talent à sa source. Voilà, à ce qu'il nous semble, le principal mérite de cet ouvrage : il développe le sentiment du beau, et nous ouvre ainsi l'accès des jouissances nouvelles. Si tel avait été le seul but de Tieck, il l'aurait complètement atteint ; mais il voulut faire davantage pour son école, qui ne prétendait à rien moins qu'à régner sur tous les arts : il entreprit la conquête de la peinture. Malgré toutes les ressources de son esprit et la délicatesse de sa plume, le génie de la peinture lui échappa. Tieck s'est trompé, s'il a cru rendre service au monde en

¹ Le titre de l'ouvrage est *Sternbald's Wanderungen*. La première édition est de 1798.

cherchant à assujettir la peinture aux règles de sa poétique ; s'il y avait réussi, et heureusement c'était impossible, il aurait desséché les sources de l'art.

Quoi qu'il en soit, cette tentative d'encadrer l'esthétique dans le roman eut un plein succès ; elle ajouta encore à la vogue qu'obtenait alors la singulière littérature dont Sternbald était un des produits. Jamais, peut-être, il n'y eut en Allemagne autant d'idées philosophiques mises en circulation et à la portée du vulgaire ; une foule de romans ne se proposaient pas seulement la peinture des mœurs, ou le développement de certains caractères intéressants, mais cherchaient surtout à procurer au public la connaissance des héros philosophes et des précepteurs du genre humain, patronisés par leurs auteurs. Tant que le roman ne fut qu'une aimable fiction, il fut négligé en Allemagne ; mais dès qu'on vit qu'on pouvait s'en servir comme d'une arme aussi puissante que toute autre, on s'en saisit avec ardeur. Les plus grands poètes ne la dédaignèrent pas. Le *Wilhelm Meister* de Goëthe est un prisme flatteur qui embellit, en les reflétant, les phases diverses de la vie d'un philosophe épicurien. Rien n'est si poétique que le style de cet ouvrage, où la poésie, comme le dit Novalis, n'est plus qu'une comédienne : au milieu de ces prestiges changeants, Mignon seule nous ouvre encore les profondeurs de l'infini. Un autre roman de Goëthe, *les Affinités électives*, présente absolument les mêmes caractères ; seulement, au lieu de se jouer de la poésie, comme *Wilhelm Meister*, il se joue de la morale.

Les ouvrages de Goëthe, d'une lecture facile et entraînante, se répandaient rapidement, tandis que d'autres romans plus vrais et plus profonds ne se laissaient que difficilement aborder. Les souffrances raffinées et philosophiques de *Woldemar* devaient se dérober à la plupart des lecteurs, et ce beau livre, où Jacobi nous montre les combats d'un homme sérieux et sincère, qui rejette avec mépris toute la vieille morale et cherche en vain à s'en faire une autre plus élevée, plus difficile et sans mélange de préjugés, ne pouvait alors couvrir le bruit romantique du coup de pistolet de *Werther*.

L'école des frères Schlegel avait voulu assurer à ses idées les succès du roman. Tieck et Frédéric Schlegel s'étaient chargés, pour une bonne part, de la tâche ; Novalis fit le reste.

Parmi les hommes sérieux de cette école, peu le furent autant que Novalis, dont la vie, remplie par de graves emplois et par des

affections tendres brisées souvent par la mort, ne paraît pas, semblable en cela à ses écrits, avoir connu une seule fois le besoin et le charme du rire. Jamais son imagination, tout entière à ses pensées et à ses rêves, n'eut un regard ni un sourire de gaieté pour les petites scènes d'ici-bas. Il prenait pourtant intérêt à tout, il se plaisait partout, mais c'était toujours par leur côté sérieux qu'il prenait toutes choses : la nature, la société, les hommes et les arts. Novalis éprouvait per-dessus tout le besoin de l'harmonie, d'une harmonie universelle : après avoir analysé attentivement un objet, son plus grand souci était de lui trouver sa place dans l'univers et de le mettre en rapport avec l'ensemble ; car rien pour lui n'était dit au hasard, rien ne marchait seul, tout suivait un mouvement régulier, tout se rattachait à quelqu'un des anneaux de la chaîne. Il avait conçu le projet d'un grand ouvrage, d'une espèce d'encyclopédie, où les expériences et les notions particulières des sciences les plus diverses devaient s'expliquer et se vérifier les unes par les autres. Cet ouvrage est resté inachevé ; on en a conservé l'ébauche, les études préparatoires en quelque sorte, et même des fragments. C'est là surtout qu'on voit quel sérieux et quelle persévérance Novalis mettait à la poursuite d'une idée. Les mêmes dispositions se retrouvent dans les écrits qu'il consacra à la poésie, et jusque dans cette plainte touchante, les *Hymnes à la Nuit*, où le souvenir tendre et doux de l'amie qu'il avait perdue, se mêle aux considérations les plus graves et les plus abstraites.

Novalis mourut en 1801, à l'âge de quarante-quatre ans [*sic*], bien jeune encore, sans avoir rien publié lui-même, si ce n'est quelques pièces fugitives. Tieck et les frères Schlegel regrettèrent vivement cet ami qui donnait tant d'éclat à leur école. Ses œuvres, sur lesquelles ils avaient fondé bien des espérances, restaient incomplètes et inachevées. Ils voulurent du moins les sauver de l'oubli, et ils les firent paraître telles qu'elles étaient dans le manuscrit, en les accompagnant, toutefois, de quelques éclaircissements. Il semble, à lire ces notes, que tous ces hommes n'avaient qu'une même pensée. « La plupart des auteurs se lisent pendant qu'ils composent, dit Novalis dans ses fragments ; et c'est pour cela qu'on voit dans leurs œuvres tant de choses qui devraient y être mises par le lecteur, et non par l'écrivain : des points d'exclamation, des mots relevés par la grosseur des lettres, de belles pensées mises en saillie, des réflexions critiques intéressées. » C'est l'office que remplirent à son égard les premiers lecteurs de Novalis, ses trois amis ; du reste, ils ne semblent pas avoir différé d'opinion avec lui sur un seul point : identité trop raide pour n'être pas un peu factice ; résultat d'ailleurs inévitable de ces écoles, sortes d'ateliers

de la pensée, où tout ce qui se fabrique prend la même forme, et dont on reconnaît sur-le-champ les produits à quelque marque qui leur est commune. Depuis lors la critique a bien changé de caractère, et les préoccupations de Novalis et de ses amis ont quelque peu passé de mode. On est devenu plus sceptique et plus gai ; on n'invente plus des poètes, on se contente de lire et de juger ceux qui existent.

Le volume que les éditeurs de Novalis ont publié s'ouvre par *Henri Ofterdingen* [*sic*], dernier ouvrage de l'auteur, demeuré inachevé comme la plupart de ses autres écrits. Des intentions très-vastes, de profondes pensées, un but trop lointain et trop abstrait surtout pour pouvoir être atteint par le moyen d'une fiction, voilà les caractères essentiels de ce roman, inspiré à Novalis, nous l'avons déjà dit, par la pieuse ambition de donner un frère à *Sternbald*, en faisant l'histoire du poète : « Vivant toujours avec des penseurs, écrit-il à Tieck, je serais resté penseur si je ne t'avais connu ; mais maintenant ma tête fourmille de projets de romans, de nouvelles, et voici le premier fruit poétique qui sera né de notre amitié. Mon but est de faire l'apothéose de la poésie. Dans la première partie de mon ouvrage, le poète se prépare et se mûrit ; dans la seconde, il sera glorifié. »

Ce roman est donc, on le voit, destiné à personnifier une idée philosophique, grande assurément, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'y faire jaillir toutes les sources de la poésie ; mais la philosophie fournit des inventions trop difficiles à réaliser et tend trop à s'assujettir toutes choses, pour qu'on puisse lui confier les ressorts d'une fiction. Le génie de Novalis n'a pu surmonter ces difficultés du genre. Le début du livre, consacré naturellement à mettre en train le récit et à lancer le roman, est plein de promesses ; les personnages qui entrent en scène intéressent ; la narration attache ; rien de sec ni d'aride ; la pensée, bien que déjà profonde, reçoit de doux reflets des gracieuses figures du poème. Mais peu à peu la spéculation reprend le dessus ; les personnages s'effacent, les événements sont suspendus ou s'entrelacent sans harmonie : les hommes ne sont plus que les symboles des idées. Il est curieux de voir comment Novalis a entrepris de faire valoir l'un par l'autre deux éléments trop jaloux de leurs avantages pour être disposés à se fondre et à se faire ressortir mutuellement en se sacrifiant l'un à l'autre. C'est ce que nous essayerons d'indiquer dans un second article.

[Suite au prochain numéro]

NOVALIS et l'initiation

Les lignes ci-après sont extraites d'une des très-nombreuses conférences de Rudolf Steiner. Elles soulignent la place éminente qu'occupe Novalis au sein du mouvement anthroposophique. Il n'est pas nécessaire d'en partager toutes les opinions pour apprécier l'émotion qui s'en dégage, pour reconnaître surtout que de tous les admirateurs du poète romantique allemand, Rudolf Steiner est certainement celui qui a pénétré le plus avant dans le mystère de Novalis et qui, de tous, a le mieux compris le caractère initiatique de son œuvre. Parmi les disciples du poète, nul ne saurait rester insensible à ces lignes inspirées, à propos « du cœur et de l'âme de Novalis ».

Novalis, l'annonciateur d'une conception
spirituelle de l'impulsion christique

Cologne, le 29 décembre 1912

Mes chers amis, un cœur aussi plein de vénération et d'amour est un modèle pour tout ce qui veut s'abandonner à un sentiment de vénération et d'amour pur, véritable et dévoué. Un cœur comme celui-là peut exprimer les mystères du monde et de l'âme humaine de la façon la plus simple. C'est pourquoi les paroles que nous entendons de la bouche de Novalis ont souvent la valeur d'un écho de ce qui est toujours monté du triple courant de l'humanité vers l'Esprit avec tant de nostalgie, et aussi parfois tant de lumière. Voilà Novalis, qui ne vivra qu'à peine trente ans et qui fut la réincarnation de Raphaël, de Jean, et d'Elie. Novalis, tel que nous le vénérons, deviendra, dans notre Mouvement spirituel, l'un des nombreux guides à nous montrer la voie pour accéder à un cœur juste, à l'amour juste, à la dévotion juste. Nous en avons besoin pour que s'écoule dans les âmes, même les plus simples, ce que nous désirons tirer des sublimes hauteurs spirituelles. Même si d'aucuns prétendent que la nouvelle recherche spirituelle est difficile à comprendre, ce sera démenti par le cœur le plus simple, l'âme la plus simple. Car ils comprendront ce que la recherche de notre Mouvement spirituel aura tiré des hauteurs spirituelles. Nous ne devons pas rechercher la voie qui descend des hauteurs spirituelles seulement pour ceux qui se sont laissé mouler dans n'importe quelle forme par une certaine vie spirituelle savante. Nous devons rechercher la voie qui mène à toutes les âmes qui désirent la vérité, l'esprit. « Il n'y a de sagesse que dans la vérité », cet adage de Goethe, dont il faut bien voir la profondeur sous sa simplicité, doit être notre devise. Notre but doit être de transformer la vie

spirituelle que nous recherchons et dont on nous parle. C'est-à-dire que nous demandons aux Puissances spirituelles la grâce de donner à la vie spirituelle la forme qui trouvera accès à toutes les âmes qui la désirent. C'est à cela que nous devons nous efforcer. Nous devons œuvrer dans la vérité et nous appliquer avec zèle à trouver la voie qui mène à toutes les âmes qui cherchent, quel que soit leur stade d'incarnation. Les mystères de l'incarnation sont profonds, comme le montre le cheminement des incarnations de Novalis. Novalis peut nous servir d'éclaireur, d'étoile conductrice pour que, le suivant dans notre sentiment, nous ayons aussi la volonté de nous élever jusqu'à lui dans la connaissance. En même temps, nous devons nous appliquer, avec une volonté vivante, à apporter la vérité aux cœurs qui cherchent l'esprit dans la vérité. Puissions-nous être éclairés par ce que Novalis a si bien dit, et que nous pouvons adopter comme une devise pour ce à quoi nous nous sommes décidés au départ de notre Mouvement spirituel anthroposophique. Les mots ne sont pas rien que des mots lorsque des paroles spirituelles sont la base d'une conception du monde. Ces paroles apportent alors la lumière et la chaleur aux âmes les plus élevées comme aux plus simples. Cela doit être notre vœu comme il a été celui de Novalis. Cela a été exprimé dans le beau texte que je voudrais vous lire pour terminer, en y changeant seulement un mot ; il s'adresse à vos cœurs, mes chers amis. Je change un mot de Novalis, bien que cela puisse fâcher les béotiens qui se croient être des esprits libres. Que les paroles de Novalis nous soient une étoile conductrice à côté d'autres étoiles conductrices :

*Lorsque les mondes, comme les figures
Ne seront plus les clés des créatures,
Quand ceux qui chantent ou s'embrassent, seront
Plus savants que les érudits profonds,
Lorsque le monde sera revenu
A la vie libre et à son contenu.
Lorsque la lumière et l'ombre vraiment
Se montreront de nouveau clairement,
Lorsque l'histoire du monde éternel
Au conte, au poème fera appel,
D'entétés brayant, tout le troupeau
Chassé par un seul mot secret, fuira².*

[Suite et fin]

² « Alors fuira devant l'unique mot secret,
Le contresens entier de la réalité » (traduction Armel Guerne).

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE 2010

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [sic], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, t. XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [sic]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Offerdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après

avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 – Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

Volume 20 – Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

« Si jamais la Nature auguste et vénérée,

Eut un amant divin de sa beauté sacrée,
 Qui, vers le grand secret ne cessant d'aspirer,
 Nuit et jour épiât ses pas pour l'adorer... »

Volume 21 – Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

« Le poète qui s'était trouvé dans les *Hymnes à la Nuit* devait se développer encore dans les *Chants spirituels*, et dans le grand roman que sa mort laissa inachevé, *Henri d'Ofterdingen*. Mais le penseur avait dégagé en même temps, dans les *Disciples à Saïs* et dans ses *Fragments*, l'esquisse d'une philosophie qui peut trouver place parmi les plus nobles, parmi les plus puissants efforts de l'esprit humain. »

Volume 22 – Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

« La profondeur de son sens symbolique dépasse assurément ce qu'ont écrit les autres poètes de l'École romantique allemande. »

Volume 23 – Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

« Si l'on veut définir d'un mot le caractère essentiel de la pensée de Novalis, on devra, je crois, dire qu'elle est profondément et en toute sincérité mystique. Novalis appartient à cette lignée de mystiques allemands qui, d'Eckhart, Suso et Tauler, à Jacob Böhme, puis de là au piétisme du XVII^e et du XVIII^e siècles, s'est constituée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme. »

Volume 24 – Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

« Novalis est le seul vrai poète de l'école romantique. Ce n'est qu'en lui que toute l'âme du romantisme est devenue chant et seulement chez lui de manière exclusive. Les autres, si on peut dire qu'ils étaient des poètes, n'étaient que des poètes romantiques. »

Volume 25 – E. N., « Le roman esthétique en Allemagne. *Henri d'Ofterdingen, de Novalis* », *Le Semeur*, 12 mai 1847.

« Parmi les hommes sérieux de cette école, peu le furent autant que Novalis. »

Friedrich von Hardenberg,

**Ehursächlicher Salinenauffessor und designirter
 Amishauptmann in Thüringen.**

geb. d. 2. May, 1772.

gest. d. 25. März 1801.



SOMMAIRE

Document biographique

Gerald Wahrlich, *Die Rettung des Novalis-Geburtshauses*, Wiederstedt, 2003.

Documents littéraires et témoignages

Manuel de l'histoire de la littérature nationale allemande, d'August Koberstein, 1834.

Charles Coligny, « La légende des poètes » (suite et fin), *L'Artiste*, t. X, Paris, 1860.

E. N., « Le roman esthétique en Allemagne. *Henri d'Ofterdingen*, de Novalis », *Le Semeur*, 12 mai 1847.

Novalis et l'initiation

Rudolf Steiner & Novalis.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France
Nouveau catalogue 2008-10.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*
<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2010